

FABLES  
DE  
LA FONTAINE

PUBLIÉES PAR D. JOUAUST

AVEC UNE  
PRÉFACE DE PAUL LACROIX

---

TOME DEUXIÈME



PARIS  
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES  
E. FLAMMARION, SUCCESSEUR  
26, Rue Racine, 26

FABLES  
DE  
LA FONTAINE



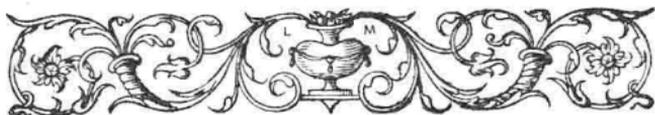
## AVERTISSEMENT

---

Voicy un second recueil de Fables que je presente au public; j'ay jugé à propos de donner à la plupart de celles cy un air et un tour un peu different de celuy que j'ay donné aux premieres, tant à cause de la difference des sujets que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ay semez avec assez d'abondance dans les deux autres parties convenoient bien mieux aux inventions d'Esope qu'à ces dernieres, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des repetitions : car le nombre de ces traits n'est pas infiny. Il a donc falu que j'aye cherché d'autres enrichissemens, et étendu davantage les circonstances de ces recits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnoistra luy-mesme; ainsi je ne tiens pas qu'il soit necessaire d'en étaler icy les raisons, non plus que de dire où j'ay puisé ces derniers sujets. Seulement je diray par reconnoissance que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a esté traduit en toutes les langues. Les gens du pais le croyent fort ancien, et original à l'égard d'Esope, si ce n'est Esope luy-mesme sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourny des sujets assez heureux. Enfin j'ay tasché de mettre en ces deux dernieres parties toute la diversité dont j'estois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression, j'en ay fait faire un *Errata*; mais ce sont de

legers remedes pour un défaut considerable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque *Errata*, aussi bien pour les deux premieres parties que pour les dernieres.





## A MADAME DE MONTESPAN

L'APOLOGUE est un don qui vient des Immortels,  
Ou, si c'est un present des hommes,  
Quiconque nous l'a fait merite des autels.

Nous devons, tous tant que nous sommes,  
Eriger en divinité

Le sage par qui fut ce bel art inventé.

C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive,

Ou plustost il la tient captive,

Nous attachant à des recits

Qui meinent à son gré les cœurs et les esprits.

O vous qui l'imitiez, Olimpe, si ma Muse

A quelquefois pris place à la table des dieux,

Sur ses dons aujourd'huy daignez porter les yeux,

Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.

Le temps, qui détruit tout, respectant vostre appuy,

Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :

Tout auteur qui voudra vivre encore après luy

Doit s'acquerir vostre suffrage.

C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :

Il n'est beauté dans nos écrits

*Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces,  
Eh! qui connoist que vous les beautez et les graces?  
Paroles et regards, tout est charme dans vous.*

*Ma Muse en un sujet si doux  
Voudroit s'étendre davantage;  
Mais il faut reserver à d'autres cet employ,  
Et d'un plus grand maistre que moy  
Vostre louange est le partage.*

*Olimpe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage  
Vostre nom serve un jour de rempart et d'abry.  
Protegez desormais le livre favory  
Par qui j'ose esperer une seconde vie :*

*Sous vos seuls auspices, ces vers  
Seront jugez, malgré l'envie,  
Dignes des yeux de l'univers.*

*Je ne merite pas une faveur si grande :  
La Fable en son nom la demande.*

*Vous sçavez quel credit ce mensonge a sur nous.  
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,  
Je croiray luy devoir un temple pour salaire;  
Mais je ne veux bastir des temples que pour vous.*





## LIVRE SEPTIÈME

---

### I

#### LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

**U**N mal qui répand la terreur,  
Mal que le Ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre,  
La peste (puis qu'il faut l'appeller par son nom),  
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,  
Faisoit aux animaux la guerre.  
Ils ne mouroient pas tous, mais tous estoient frappez.  
On n'en voyoit point d'occupez  
A chercher le soutien d'une mourante vie ;  
Nul mets n'excitoit leur envie.  
Ni loups ni renards n'épioient  
La douce et l'innocente proye.  
Les ~~portere~~ ~~es~~ se fuyoient ;

Plus d'amour, partant plus de joye.  
Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,  
Je crois que le Ciel a permis  
Pour nos pechez cette infortune.  
Que le plus coupable de nous  
Se sacrifie aux traits du celeste courroux :  
Peut-estre il obtiendra la guerison commune.  
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens  
On fait de pareils dévoûmens.  
Ne nous flatons donc point, voyons sans indulgence  
L'état de nostre conscience.  
Pour moy, satisfaisant mes appetits gloutons,  
J'ay devoré force moutons.  
Que m'avoient-ils fait? Nulle offense.  
Mesme il m'est arrivé quelquefois de manger  
Le berger.  
Je me dévoûray donc, s'il le faut; mais je pense  
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moy :  
Car on doit souhaiter, selon toute justice,  
Que le plus coupable perisse.  
— Sire, dit le renard, vous estes trop bon roy ;  
Vos scrupules font voir trop de delicatesse ;  
Et bien ! manger moutons, canaille, sotte espece,  
Est-ce un peché? Non, non : vous leur fistes, Seigneur,  
En les croquant beaucoup d'honneur.  
Et quant au berger, l'on peut dire  
Qu'il estoit digne de tous maux,  
Estant de ces gens-là qui sur les animaux

Se font un chimerique empire. »  
Ainsi dit le renard, et flateurs d'applaudir.  
On n'osa trop approfondir  
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,  
Les moins pardonnables offenses.  
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mastins,  
Au dire de chacun estoient de petits saints.  
L'asne vint à son tour et dit : « J'ay souvenance  
Qu'en un pré de moines passant,  
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,  
Quelque diable aussi me poussant,  
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.  
Je n'en avois nul droit, puis qu'il faut parler net. »  
A ces mots, on cria haro sur le baudet.  
Un loup quelque peu clerc prouva par sa harangue  
Qu'il faloit dévouër ce maudit animal,  
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.  
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.  
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !  
Rien que la mort n'estoit capable  
D'expier son forfait : on le luy fit bien voir.  
Selon que vous serez puissant ou miserable,  
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

---

## II

## LE MAL MARIÉ

Que le bon soit toujours camarade du beau,  
Dés demain je chercheray femme ;  
Mais, comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,  
Et que peu de beaux corps hostes d'une belle ame  
Assemblent l'un et l'autre point,  
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.  
J'ay veu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent ;  
Cependant des humains presque les quatre parts  
S'exposent hardiment au plus grand des hazards ;  
Les quatre parts aussi des humains se repentent.  
J'en vais alleguer un qui, s'estant repenty,  
Ne put trouver d'autre party  
Que de renvoyer son épouse  
Querelleuse, avare et jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'estoit comme il faut :  
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tost ;  
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.  
Les valets enrageoient, l'époux estoit à bout :  
« Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,  
Monsieur court, monsieur se repose. »  
Elle en dit tant que monsieur, à la fin,  
Lassé d'entendre un tel lutin,

Vous la renvoye à la campagne  
Chez ses parens. La voilà donc compagne  
De certaines Philis qui gardent les dindons  
Avec les gardeurs de cochons.  
Au bout de quelque-temps qu'on la crut adoucie,  
Le mary la reprend. « Eh bien ! qu'avez-vous fait ?  
Comment passiez-vous votre vie ?  
L'innocence des champs est-elle votre fait ?  
— Assez, dit-elle ; mais ma peine  
Etoit de voir les gens plus paresseux qu'icy :  
Ils n'ont des troupeaux nul soucy.  
Je leur sçavois bien dire, et m'attirois la haine  
De tous ces gens si peu soigneux.  
— Eh ! Madame, reprit son époux tout à l'heure,  
Si votre esprit est si hargneux  
Que le monde qui ne demeure  
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,  
Est déjà lassé de vous voir,  
Que feront des valets qui toute la journée  
Vous verront contre eux déchaînée ?  
Et que pourra faire un époux  
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous ?  
Retournez au village : adieu ; si de ma vie  
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,  
Puissay-je chez les morts avoir, pour mes pechez,  
Deux femmes comme vous sans cesse à mes costez ! »

## III

## LE RAT

## QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE

Les Levantins en leur legende  
Disent qu'un certain rat, las des soins d'icy bas  
Dans un fromage de Hollande  
Se retira loin du tracas.  
La solitude estoit profonde,  
S'étendant par tout à la ronde.  
Nostre hermite nouveau subsistoit là dedans.  
Il fit tant de pieds et de dents  
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage  
Le vivre et le couvert; que faut-il davantage?  
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens  
A ceux qui font vœu d'estre siens.  
Un jour au devot personnage  
Des deputez du peuple rat  
S'en vinrent demander quelque aumone legere :  
Ils alloient en terre étrangere  
Chercher quelque secours contre le peuple chat;  
Ratopolis estoit bloquée :  
On les avoit contrains de partir sans argent,  
Attendu l'estat indigent

De la république attaquée.  
Ils demandoient fort peu, certains que le secours  
Seroit prest dans quatre ou cinq jours.  
« Mes amis, dit le solitaire,  
Les choses d'icy bas ne me regardent plus :  
En quoy peut un pauvre reclus  
Vous assister? que peut-il faire,  
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en cecy?  
J'espere qu'il aura de vous quelque soucy. »  
Ayant parlé de cette sorte,  
Le nouveau saint ferma sa porte.  
Qui designay-je, à vostre avis,  
Par ce rat si peu secourable?  
Un moine? Non, mais un dervis :  
Je suppose qu'un moine est toujourns charitable.

---

## IV

## LE HÉRON

## LA FILLE

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçais où  
Le heron au long bec emmanché d'un long cou.  
Il costoyoit une riviere.

L'onde estoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;  
Ma commere la carpe y faisoit mille tours

Avec le brochet son compere.

Le heron en eust fait aisément son profit :

Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre

Mais il crut mieux faire d'attendre

Qu'il eût un peu plus d'appetit.

Il vivoit de regime, et mangeoit à ses heures.

Après quelques momens l'appetit vint ; l'oiseau,

S'approchant du bord, vid sur l'eau

Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.

Le mets ne luy plut pas : il s'attendoit à mieux,

Et montrait un goust dédaigneux,

Comme le rat du bon Horace.

« Moy, des tanches? dit-il, moy, heron, que je fasse

Une si pauvre chere? Et pour qui me prend-on? »

La tanche rebutée, il trouva du goujon.

« Du goujon! c'est bien là le disné d'un heron!

J'ouvrirois pour si peu le bec! Aux dieux ne plaise! »

Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon

Qu'il ne vid plus aucun poisson.

La faim le prit; il fut tout heureux et tout aise

De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodans, ce sont les plus habiles;

On hazarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner,

Sur tout quand vous avez à peu près vostre compte.

Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux herons  
Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte :  
Vous verrez que chez vous j'ay puisé ces leçons.

Certaine fille un peu trop fiere

Pretendoit trouver un mary

Jeune, bien-fait et beau, d'agréable maniere,  
Point froid et point jaloux : notez ces deux pointcs-cy.

Cette fille vouloit aussi

Qu'il eust du bien, de la naissance,

De l'esprit, enfin tout ; mais qui peut tout avoir ?

Le destin se montra soigneux de la pourvoir :

Il vint des partis d'importance.

La belle les trouva trop chetifs de moitié.

« Quoy ! moy ? quoy ! ces gens-là ? L'on radote, je pense.

A moy les proposer ! Helas ! ils font pitié.

Voyez un peu la belle espece ! »

L'un n'avoit en l'esprit nulle delicatesse ;

L'autre avoit le nez fait de cette façon-là ;

C'estoit cecy, c'estoit cela,

C'estoit tout : car les precieuses

Font dessus tout les dédaigneuses.

Après les bons partis, les mediocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs.

Elle de se moquer. « Ah ! vraiment, je suis bonne

De leur ouvrir la porte : ils pensent que je suis

Fort en peine de ma personne.

Grace à Dieu, je passe les nuits

Sans chagrin, quoy qu'en solitude. »

La belle se sceut gré de tous ces sentimens.  
 L'âge la fit déchoir; adieu tous les amans.  
 Un an se passe, et deux, avec inquietude.  
 Le chagrin vient en suite : elle sent chaque jour  
 Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'amour;  
     Puis ses traits choquer et déplaire;  
 Puis cent sortes de fards. Ses soins ne pûrent faire  
 Qu'elle échapât au temps, cet insigne larron.  
     Les ruines d'une maison  
 Se peuvent reparer : que n'est cet avantage  
     Pour les ruines du visage!  
 Sa preciosité changea lors de langage.  
 Son miroir luy disoit : « Prenez viste un mary. »  
 Je ne sçais quel desir le luy disoit aussi :  
 Le desir peut loger chez une precieuse.  
 Celle-cy fit un choix qu'on n'auroit jamais crû,  
 Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse  
     De rencontrer un malotru.

## V

## LES SOUHAITS

Il est au Mogol des folets  
 Qui font office de valets,  
 Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,